

Rencontre et lecture de Monsieur Fullenbaum  
Université François Rabelais-Tours  
UFR de Lettres Modernes&Comparées  
Professeur : Mr Leuwers  
Le 11/03/2008

*A Monsieur Fullenbaum,*

### ***Mohair, l'exigence du fragmentaire***

L'oeil parcourt les pages de *Mohair*, superficiel cet oeil éphémère ne pourra s'attarder sur ce texte, épuisé des maisons d'édition, édité à 500 exemplaires. Il ne pourra le posséder. Il ne resta que quelques minutes entre les doigts des deux mains, le temps d'une respiration et d'une frivole impression. C'est l'empreinte laissée de ce passage que nous essayerons de retracer ici, l'impression de celui qui, méconnaissant le texte, tenta de se tenir là, présent, en écoute, laissant s'ouvrir vierge sa tête à la traversée de la lecture, d'une voix, simultanément marquée par la vision de pages et de poèmes fragmentés, fragmentaires. C'est une ombre que laissa derrière et devant lui ce passage, l'ombre d'une absence.

L'oeil remarqua d'abord un mouvement. A l'isolement des premiers mots, au vide vertical des premières pages, répondait un accroissement horizontal, une prolifération grandissante des mots sur l'espace de la page. Les mots allaient, cherchant les bords, remplir un vide premier, un vide où il était écrit „*Mohair*“. Ce vide est celui laissé par Auschwitz. A celui qui écrit, il ne fut pas donné de voir, il est le non-témoin qui ne porta pas dans sa chair cette réalité, en qui il ne peut que subsister une vision imaginaire, une absence de corps dont il est dit depuis longtemps qu'elle rend les deuils impossibles à celui qui doit apprendre à laisser partir les morts. Auschwitz est une ombre dont il ne reste qu'une empreinte laissée par les paroles et les mots de ceux qui peuvent témoigner parce qu'ils ont vu. Celui qui n'a pas vu de corps vit dans l'absence abstraite de ce qui laisse nécessairement ouverte la blessure. Sans travail de deuil, la blessure ne disparaît pas, elle s'enfouit, plus profondément elle fait croire qu'elle disparaît, elle pourrit. *Mohair* est peut-être la nécessité de retrouver un corps, de rendre un corps de mot à cette absence, car loin d'avoir fait le deuil,

l'humanité se doit de ne pas oublier que „*le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde*“<sup>1</sup>  
Il se jouait dans ce texte une rencontre. Celle du cri de l'effroi du poète face à l'horreur et à l'innommable d'Auschwitz, une blessure scellée dans le texte comme une morte dans son tombeau, la nécessité de dire ce qui dans les entrailles du non-voyant rend pourtant présente et réelle la vision de tous ces morts. A ce cri devait se joindre celui de la naissance d'une langue, une langue qui se devait d'en finir avec celle-là même qui avait servi le crime, permit l'existence dans son ventre et dans sa chair de l'innommable, de l'inhumanité.

En ses premières pages, la langue de *Mohair* est une langue décharnée, mutilée, coupante. Chaque mot semble devenu autonome, décisif. Les vers sont courts et il souffle dans la pièce la voix fluidifiante de l'homme qui avait écrit ces lignes. C'était une rencontre. Les premiers mots disaient l'horreur à la chaîne : ils s'enchaînaient. Oui, il y a quelque chose de grave qui s'est joué, qui se joue aujourd'hui encore en silence dans l'industrialisation et la technicité de l'extermination de masse, de la mort à la chaîne pour sa rentabilisation. La guerre et ses armes sont aujourd'hui devenus invisibles, virtuelles et intérieures. Les cancers dans nos assiettes, les gazs dans l'atmosphère, les portables, nos chambres virtuelles sont devenues ses armes. Il fallait que la langue du poète brisa les chaînes de ce qui conduisit à la massification systématique et mécanique du meurtre de ces masses humaines, une logique, un ordre industriel donné visible par la table des matières de gauche. Nous écoutions la lecture et nous entendions des verbes. Notre oeil eut le manuscrit entre les mains, et, en effeuillant la fin du recueil, il nous a semblé voir disparaître les verbes et affluer d'autres formes de mot du côté droit. Au mouvement d'une floraison des mots dans l'espace de la page répondait un mouvement de désertification du verbe. Ce qui marquait l'ordre, ce qui formait l'unité, le noyau et la structure close de la phrase, n'imposait plus sa logique mécanique d'enfermement. La disparition du verbe, marque du pouvoir, permettait une respiration, un mouvement d'éclatement : un mouvement d'éclosion animait le poème. Il nous sembla alors que le recueil ne traçait plus une ligne mais formait un cercle, un arbre peut-être, dont chaque branche s'épanouissait au hasard tout en accueillant le déploiement de celle d'à côté. Un instant, nous avons également pensé à Mallarmé. Son nom fut prononcé à voix haute. Les poèmes de *Mohair* avaient éclaté et les mots nous donnaient l'impression de se disséminer sur la page, de s'envoler dans les airs. Le fragmentaire était une exigence, était une musique. „*Mohair*“, dans le corps du mot s'étreignent le mouvement de la mort et la légèreté de l'air, de l'être. Il a une absence qui s'est faite chair et présence par la parole du livre et de la voix, une absence et une présence terrifiante. L'ombre d'Auschwitz rôde et je me rappelle de quelques mots de Bernard Noël qu'il avait dit lors d'une lecture : „*la révolution n'a jamais été aussi nécessaire qu'aujourd'hui et pourtant n'a jamais été aussi impossible*“. De telles phrases hantent. Nous ne savions pas que Monsieur Fullenbaum devait venir. Lorsque le mot Shoah

---

1 *La Résistible Ascension d'Arthur Ui*, Bertolt Brecht, L'Arche, p. 105

fut évoqué, je repensais à l'insupportable blancheur du recueil de poèmes de Charles Reznikoff, *Holocauste*<sup>2</sup>, qui, loin d'être le même travail, avait aussi su faire passer un spectre d'une effroyable transparence devant mes yeux. Derrière ce spectre, c'est la forme archétypale et absolue du massacre et de l'extermination de masse que nous voyons, c'est sa scandaleuse pérennité à travers les âges, sa résistible actualité.

Aux côtés de *Mohair* se tiennent *Le petit livre des casseurs* et *Titanic Banlieu* (1999), des livres qui parlent de nos exclus modernes et de cette implacable mécanique d'exclusion de masse, non sans humour, qui déracine et sectionne les individus, les classes et les mondes. Il nous vient alors ces divagations. Les textes donneraient à voir une machine qui, tout en utilisant l'espace urbain pour séparer et exclure les corps, tendrait à en faire disparaître tous les mouvements et manifestations sensibles, tendrait à réduire des êtres singuliers en une masse opaque et indifférenciée, que les mots désignent par „étranger“ ou „consommateur“. Cette désincarnation uniforme d'êtres vivants regroupés en une masse indifférenciée représente le troupeau que l'on mène à l'abattoir, représente ce qui fut des troupeaux de juifs que l'on conduisit aux camps d'extermination, des troupeaux de consommateurs que l'on conduit vers les camps virtuels et invisibles des innombrables maladies internes et mortelles de la consommation. Auschwitz n'a-t-il pas fait des hommes des animaux pour légitimer le meurtre ? C'est cette animalisation des hommes, d'abord leur exclusion, puis leur déshumanisation, qui sont les premiers signes, les premiers pas qu'une idéologie franchit pour légitimer et réaliser le massacre. En donnant à l'homme un corps virtuel et imaginaire par la technique, le XXIème siècle ne le prive-t-il pas de la connaissance et de l'écoute de son corps de chair ? Plus profondément encore, ne détourne-t-il pas l'homme de cette sensibilité organique première qui fait son humanité, ses perceptions et son imaginaire, une sensibilité qui, en effet, devient rentable si elle est détournée au profit de la consommation ? Le XXIème siècle ne prive-t-il pas ce que l'on nomme „conscience“ des silences et des désordres vivifiants de cet imaginaire ? Puisque les objets techniques sont devenus des extensions machiniques et virtuelles du corps, la conscience n'a-t-elle pas maintenant pour rôle d'assimiler et de faire tourner ce corps virtuel, corps qui travaille à produire et à alimenter l'industrie de la consommation en cerveau humain et qui, de cette virtualité, n'en est pas seulement devenu insaisissable et mental, mais uniformément assimilable, contrôlable, libidinale et mondial ? L'imaginaire est maintenant occupé à fabriquer le désir de la consommation dans un corps virtuel qui aura besoin des objets techniques pour s'incarner. Il aura besoin d'acheter, de posséder pour exister. Ainsi le corps et la conscience de l'homme du XXIème siècle se trouvent être en quelque sorte désincarnés, vidés, amputés de corps et d'imaginaire. Il devient une masse indifférenciée brassant un même corps virtuel, celui de la société du spectacle et de la consommation, la victime

---

2 *Holocauste*, Charles Reznikoff, 1975, traduit de l'américain par Auxeméry, Prétexte Éditeur *Poésie*, 2007

de cette course à la rentabilité. Peut-être faut-il alors, enfin, poser cette question : la consommation ne deviendrait-elle donc pas ce que l'on nomme crime contre l'humanité ? Vidé de son corps de chair et de sensible, l'homme moderne industriel erre tel un spectre dans les villes. Car ce qui est effrayant, c'est qu'une autre et même mécanisation, une autre et même industrialisation innommable que celle de la Shoah semble oeuvrer dans le mécanisme de désincarnation de l'humain devenu „consommateur“ de l'ère industrielle. L'homme moderne n'est pas encore animalisé, mais c'est de son animalité dont se sert le système pour perdurer. Il détourne désirs et instincts, non pas au profit d'une réalisation singulière de soi dite toujours douloureuse, mais au profit d'un simulacre d'existence, dont la réalisation s'apparente à un soulagement facile et rapide. L'homme moderne a déjà conceptualisé un autre vocabulaire. La dégradation de l'organisme terrestre par cette même industrie provoque la massification des Morts liés aux poisons qui en découlent (Sida, Vache folle, Cancer, Crise cardiaque, famines etc...), des millions de morts chaque année. Cette industrie fabrique de l'inhumain pour être rentable et organise à faire croire à un humain virtuel sans défauts, pour que le consommateur intègre et accepte lui-même d'assimiler l'inhumain rentable et mortel sans pouvoir se révolter. Il l'a choisi, nous dit-on. Les médias, les jeux vidéos, bientôt peut-être le clonage humain à des fins commerciales, produisent et produiront, transmettent cette idéologie d'un homme archétypal parfait, pur, protégé des imperfections et des souillures du corps organique, protégé par des frontières, protégé des contacts physiques et des joies possibles de l'effort par la machine, protégé par la sécurité. Alors dans cet état des choses, puisque les espaces et les corps ont été asservis et que cette entreprise est servie par les mots, qu'“*il y a nécessité d'un espace où seul, être caché permet de dire*”<sup>3</sup>, permet de veiller sur les vivants et les morts, oui, la littérature et la poésie doivent être cet espace impersonnel et intime où doivent être élevés ou relevés des corps de la matière verbale. Alors la poésie se doit de continuer à créer, à confronter et à transmettre ces corps vivants de mots, à faire revenir les ombres qui la hantent jusqu'à ce que le deuil soit accompli, comme la lecture et l'écoute se doivent de faire vivre ou perdurer la mémoire de ce qui nous fit tomber dans les bas-fonds de l'humanité, de vivre ou de faire perdurer aussi ce qui fleurit en elle.

Par cette digression, nous avons voulu rendre sensible deux processus d'une étrange et d'une inquiétante ressemblance avec la mécanique de massacre du XXème siècle, processus qui font écho à deux choses bouleversantes dites par Monsieur Fullenbaum. L'horreur de la Shoah est d'abord son industrialisation, sa mécanisation à grande échelle. La technique a permis de rendre possible le processus d'extermination le plus rentable. C'est cette rentabilisation, cette standardisation de la mort, du massacre et de l'exclusion qui est alarmante, puisque c'est aussi elle que nous retrouvons aujourd'hui éparpillée dans les bacs froids de nos supermarchés, que nous supposons dans les trains aériens qui ramènent ou déportent par quotas les étrangers hors de nos frontières ou dans les camps

---

3 *Entretien avec Bernardo Montet*, Semestriel de Janvier/Juin 2008 du Centre Chorégraphique National de Tours, p.8

de rétention. Puis, et nous refermerons cette boucle, c'est aussi la langue qui devient l'instrument du dire de l'innommable, qui conceptualise et ordonne l'acceptation de la barbarie. C'est par le vocabulaire que devient possible dans la langue l'apparition, l'animation, la transmission et la réalisation d'une idéologie. Le vocabulaire de la „consommation“ et du „consommateur“, depuis longtemps déjà, donne corps et existence à cet homme lisse, „productif“ et „rentable“- la mécanique commence à être bien huilée- et par là normalise, propage une nouvelle forme d'idéologie et de massacre, sacrifie les „consommateurs“ pour la rentabilisation de la consommation elle-même. Nous sommes effrayés nous-mêmes de voir jusqu'où ont pu nous emmener nos pensées et nous sommes conscients que nos propos mériteraient bien plus que ces quelques pages synthétiques. Peut-être avons nous trouvé là, une matière qu'il nous faudra fouiller, une matière qui, en réalité, constitue déjà un spectre qui nous hante quotidiennement dans nos villes et dans nos vies, et dont il devient de plus en plus pressant, présent, d'en dire quelque chose. Nous voudrions remercier Monsieur Fullenbaum, dont le nom pourrait dire en allemand „l'arbre rempli“ et sonne comme „sentir“, d'être venu à notre rencontre.

Barbara Jovino